

# DU GARÇON À LA FILLE MANQUÉE

Nicolas Foucher

**raconter la vie**

### **Séquence 1 : Moments de vie**

Mai 2013, Maison de retraite du Château Silhôle, Nîmes

- Mamie, j'ai quelque chose à te dire.
- Oui, dis-moi.
- Je vis une histoire d'amour en ce moment, et il me rend heureux. C'est un garçon.
- Mon Dieu ! (tic de langage, avec un accent du sud.) Nicolas, tu ne sais pas le bien que ça me fait de te l'entendre dire. Je suis tellement contente que tu m'en parles enfin [...] Attends, je vais te montrer quelque chose (on sent la grand-mère qui parle.) »

La boîte à trésor de ma Mamie, je la connais. C'est une petite boîte blanche en métal où se baladent quelques-uns des 101 Dalmatiens. Tout le monde garde son côté enfantin. Mais en réalité elle se dirige – dans sa cage de 15 m<sup>2</sup> qui lui sert de pièce à « vivre » – vers la commode. Elle sort un cahier habillé de papier cadeau (motifs à fleurs) en guise de couverture, que je me souviens avoir confectionné avec elle il y a maintenant assez longtemps. L'étiquette d'écolier : Vacances à Belesta, 1997. En effet, à l'intérieur se trouve des photos, des fragments de souvenirs de mes vacances à Belesta avec ma Mamie cette année 1997. Elle tourne, corne les pages, de ses mains tremblantes de vieille dame. Elle s'arrête sur une série de photos où j'étais habillé – déguisé ne convient pas tout à fait – en fille. Cheveux châtain clair, dorés avec le soleil. De dos, tête retournée. Robe noire à fleurs. Rosier au second plan. Boucles d'oreille de plastique bling-bling dont le système d'attache ne nécessite pas de lobe percé (ce qui avait fait ma plus grande joie). Collier en perles. Souriant, heureux comme jamais.

### **Séquence 2 : Commérages**

Années lycée

Uzès est une petite ville. Tout le monde se connaît. Tout se sait. Rien de vraiment spécial à y faire, alors on parle. Sur les autres. C'est aussi la période « lycée » qui veut ça. Commérages, rumeurs, potins, scoops, ragots

– Uzès la mauvaise langue qui voulait toujours quelque chose de bien croustillant à se mettre sous la dent. J'avais confié à seulement trois ou quatre amies que je pensais être potentiellement attiré par un garçon : Rémy A. Je l'aimais en cachette. J'étais amoureux d'un fantasme. Alors, j'ai tout fait pour me rapprocher de lui. Une entreprise qui m'a pris plus d'un an. J'ai réussi.

Rémy A. est le beau gosse de la NevrousTeam, blase de la bande de skateurs à laquelle il appartient. Première étape : s'intéresser au skate. Done.

Deuxième étape : se rapprocher peu à peu de sa petite copine, Laurine C. – relation pas clairement identifiée, ni indentifiable d'ailleurs. Done. Je deviens son confident : j'apprends à connaître Rémy A. par ce que m'en dit Laurine C.

Troisième étape : devenir le copain de la meilleure amie de Rémy A., Aude L., qui elle-même est alors amoureuse de Rémy A. C'était le plus difficile, mais : Done. MSN, la boîte de chat instantané, a aussi facilité mon rapprochement avec Rémy A. À chaque fois que la petite fenêtre grise – et le son qui l'accompagnait – apparaissaient en bas à droite de mon écran, indiquant sa connexion, j'avais une montée d'adrénaline. Je devais faire quelque chose. Aller lui parler. J'attendais cinq minutes, pour ne pas être « flag' », et j'amorçais une conversation, souvent très nulle. Peu à peu, je devins son ami. Son meilleur ami. Presque inséparables. Comme un couple. Comme. C'est ça qui faisait jaser la petite ville. Tout en voulant faire taire les ragots qui circulaient sur moi, je les attisais en sortant encore avec quelques filles. Soit elles coopéraient avec moi dans ma stratégie d'« hétéroïsaion », soit elles me testaient pour savoir si j'étais homo ou non, et apporter LA réponse qu'Uzès attendait.

Régulièrement, avec Rémy A. on s'envoyait des SMS pour se dire que l'on s'aimait. Pour lui, je comprenais que c'était plus un jeu qu'autre chose, quand bien même j'étais véritablement son ami. Il savait que moi, je ne rigolais pas. Mais ça lui plaisait. Du jour au lendemain, j'ai arrêté de parler à Rémy A.

### **Séquence 3 : La vie des fleurs, elle était plus jolie que la mienne quand même**

Chemin du caillou, Aubuissargues

C'est écrit dans mes papiers d'identité, c'est là d'où je viens. C'est là où Papa et Maman ont acheté le terrain pour construire la maison, c'est là où j'ai grandi. J'avais un jardin, un poney, une forêt à côté de la maison où poussait chaque année du muguet sauvage que j'allais cueillir pour le 1er mai. Le printemps, c'était ma saison préférée pour ça : les fleurs et les escapades dans la nature sous les températures douces du climat méditerranéen. Le premier rendez-vous c'était la cueillette des asperges sauvages – je pensais qu'on allait me les cuisiner dans une omelette mais elles pourrissaient dans le frigo – début mars. En avril j'attendais de pied ferme que la jacinthe qui poussait derrière la maison éclore. Le parfum du chèvrefeuille, à côté du hangar pour le foin, me rassurait le mois de mai venu.

Pour mon frère Michel, le plus grand, ce n'était pas un truc de mec de cueillir des fleurs. Il fallait faire de la moto, comme lui, pour être un dur. Pour mon frère Yannis, rien n'était vraiment préoccupant, ça lui arrivait aussi le coup des asperges sauvages quand il ne jouait pas à TAKEN 3 sur sa PlayStation. Michel, il était méchant, il disait que j'étais une fille, une tapette, un pédé – son pédé –, une pédale. Il m'avait donné ce surnom : Loule, (qu'il avait entendu dans la bouche de mon père), ça voulait dire – dans un patois que je ne voulais pas comprendre – « l'idiot du village ». Ça se faisait beaucoup à Aubuissargues de donner des surnoms aux gens du village et des alentours. Le voisin, parce qu'il avait une tache de naissance sur le front, on l'appelait Chocapic, car le marron de la tâche en question semblait fort en chocolat. Mon Papa, il appelait – appelle toujours – La pipe, un autre voisin parce qu'il racontait – raconte toujours – que des pipeaux avec sa pipe à la bouche. Moi ça me faisait rire parce que j'entendais ce mot au collège, mais qui voulait dire tout autre chose. Quelque chose qui m'excitait et me dégoûtait à la fois.

#### **Séquence 4 : « Nicolas Foucher : HOMOSEXUEL ou BI (source sûre) »**

Fin des années lycée.

Peu après mon amour fantasmé avec Rémy A., je rencontre un garçon de Nîmes. Je vis ma première histoire homo. Je me laisse vivre, j'oublie que tout finit par se savoir. Mais Uzès-Nîmes, ce n'est pas si loin.

Entrevue Uzès (en référence au magazine à scandale) : c'est le nouveau truc trop cool qui crée de nouvelles polémiques à Uzès depuis quelques semaines. Il s'agit d'un compte Facebook – façon Gossip Girl – sur lequel des utilisateurs anonymes postent des scoops, conférant ainsi aux ragots un effet sensationnel. La priorité : créer du buzz. L'inévitable arriva avec ce post : « Nicolas Foucher : HOMOSEXUEL ou BI (source sûre). » Je me suis demandé de quel droit des personnes, bien trop lâches pour communiquer leurs identités, pouvaient « publier » ce qui m'appartenait. Ça me foutait dans la merde. Je ne voulais pas que mon père, ma famille l'apprennent comme ça. J'étais l'accusé au tribunal de Facebook. Je n'ai pas cherché d'avocat, j'ai laissé l'affaire se tarir. Je ne suis pas retourné au lycée de la semaine.

### **Séquence 5 : Paradoxe**

Années collège : l'attraction de la peur

Mon collège, il était à côté d'une route nationale, la 2x2 voies, mais je me vantais parce que le gymnase avait le plus grand mur d'escalade de tout le département. Au collège, j'avais peur. Je ressentais bien que j'étais différent de la plupart. Je ne voulais pas devenir comme mon père, reprendre l'affaire, savoir conduire des tracteurs et tout ça. Je voulais devenir coiffeur pour les défilés à Paris, parce que coiffer des mannequins c'était mieux qu'ouvrir un « Nicolas Coiffure » à Aubuissargues, quoique j'eusse été fier d'ouvrir le premier commerce du village. Si ce n'était pas dans les défilés, je me serais contenté d'être « relookeur » pour les participants de l'émission « C'est mon choix ».

Ma voix muait bizarrement, j'avais de plus en plus des manières de filles, ma démarche, elle n'était pas normale, pas comme tout le monde. C'est ça qui me faisait peur, ne pas être comme tout le monde. Mais je ne voulais pas avoir peur. Alors il fallait que je me fasse copain avec les gens qui me faisaient peur. Je ne voulais pas être la victime. J'ai réalisé bien plus tard que j'avais été pire : victime de moi-même. Je restais donc avec les moussaquois, les habitants de Moussac, qui aimaient bien se bastonner pendant les fêtes votives – tradition taurine estivale dans les villages du midi. En traînant avec eux, j'avais l'impression de me protéger. J'avais trouvé l'astuce : j'étais ami avec les moussaquois.

Ces jours où j'avais sport, c'est-à dire deux fois deux heures par semaine, je les aimais encore moins que les autres. Ça voulait dire qu'il fallait que je prévois un jogging à mettre toute la journée car ma hantise était d'entrer dans les vestiaires et de me sentir mal à l'aise entouré de garçons qui se mettaient nus et faisaient les marioles en se vantant de la taille de leur sexe. C'était mal de ressentir une espèce d'attraction, de chaleur, de durcissement quand les garçons faisaient ça. Puis après, comme les équipes étaient le plus souvent non-mixtes (par choix du professeur), j'étais le dernier à être choisi par les capitaines. Ils ne m'aimaient pas, je le comprenais bien. Un jour, un camarade, Rachid, avec qui je m'entendais pourtant bien a dit : « Nicolas, c'est comme l'ange Gabriel, on ne sait pas si c'est une fille où un garçon. » Personne n'avait rien répondu, ni même le professeur. En écrivant ces lignes, je me demande pourquoi « l'Ange Gabriel » plutôt qu'un autre, et me dis qu'un ange, finalement, c'est beau. Après le cours, il fallait rester encore seul, parce que tout le monde allait se changer de nouveau aux vestiaires. C'était ça, je me sentais seul.

## **Séquence 6 : Je sortais mes plus beaux noeux-pap' sans même avoir peur de me faire frapper dans la rue**

Année 2012

On m'avait dit que si j'étais comme ce que j'étais, il valait mieux que j'aille dans une ville comme Paris. Certes, une partie de moi s'y est sentie mieux quand j'y ai vécu pendant un an, je ne peux le nier – Hélas ? Au fond, je le savais et avais envie d'y vivre depuis bien longtemps. J'ai décidé d'y poursuivre mes études.

L'hypokhâgne du lycée Jules Ferry me préparait à potentiellement faire partie de l'élite un jour. Mais l'élite, bien entendu, se mérite. Je n'étais pas du genre à m'enthousiasmer d'un débat – aussi passionnant qu'il pouvait être – sur la philosophie de Kierkegaard, ni de celui à aimer des commentaires hideux couchés sur les copies que l'on nous rendait, pas non plus du genre à boire dix cafés par nuit pour pouvoir rendre à temps une – des – dissertations. Bref, je n'étais pas du genre à supporter la pression. Je vivais en colocation dans un appartement du 11<sup>ème</sup> arrondissement. On me présentait tantôt comme mon pote gay de la prépa, tantôt comme mon coloc' gay. C'est à Paris que je suis devenu gay. J'ai peut-être autant entendu ce mot cette année-là que pendant les dix-huit précédentes. Finalement, on me

réduisait à ça, c'était ma caractéristique attitrée.

Je pouvais prendre la main de mon copain dans la rue sans sentir des regards se poser sur moi. Je ne ressentais pas de malaise, j'étais banal, voilà ce que je trouvais fou. Tout le monde connaissait des gays et tous les gays se connaissaient entre eux. J'exagère, mais je vous assure, que très légèrement. Si un jour vous participez à une Flash Cocotte party vous en aurez la confirmation.

A Paris, les gays ne sont pas seulement différents des hétéros, ils sont différents les uns des autres au sein même de la communauté qu'ils forment, la jaquette. J'ai eu le droit à tout un exposé là-dessus de la part de l'un de mes flirts qui ne savait pas dans quelle « case » – appelons les choses telles qu'elles sont – me mettre. Ainsi, le gay peut d'abord être la folle (c'était celle à laquelle il me soupçonnait d'appartenir parce que j'étais allé voir Britney Spears en concert), celui qui est maniéré, qui se comporte comme une fille parce qu'il veut percer dans la mode. La folle attire souvent les « bears » (surnom dû à leur barbe), les plus virils, ceux qui aiment le cul et qui restent dans les clubs à faire des trucs salaces. Mais il y a aussi les gays plutôt intellectuels (préparant l'Ecole Nationale d'Administration, il se considérait comme tel), qui sont plus dans la politique et le droit. Encore, il y a le gay « roots/hippie », qui d'ailleurs peut aussi être classé chez les bisexuels, celui qui croit encore au « peace and love » des 70's.

Quand je lui ai dit : « Le truc qui te dérange, c'est que tu ne peux pas me catégoriser, parce que moi, oui je suis la folle qui voulait devenir coiffeur quand il était petit. Oui, je peux être le gay roots car je n'ai pas peur de traverser l'Europe en sac-à-dos. Oui je suis le gay qui a prétendu entrer à Science-po et oui pour finir je peux être gay et avoir de la barbe ». Il m'a répondu : « Oui, tu as raison ».

### **Séquence 7 : Parler**

Les photos de nos vacances à Belesta c'est notre secret, à Mamie et moi. Tellement bien gardé que je l'avais oublié. À ce moment-là, je sais où elle veut en venir. On se comprend.

Ma Mamie a eu 3 filles et 5 petits-fils. Celle du milieu, c'était ma Maman. C'était. Elle s'appelait Nicole. Elle est décédée en 1999 d'un cancer du sein qui s'était généralisé (d'après ce que j'ai pu comprendre mais j'en ai que

trop peu reparlé depuis, avec qui que ce soit). C'était – c'est toujours – « tabou » dans la famille. Pour mon père, il fallait recommencer sa vie. La continuer devait être trop dur. Ça non plus on n'en a jamais parlé. Nicole – Nicolas. Je porterai ce prénom qu'ils ont choisi pour moi, jusqu'à la fin de ma vie. Ma Mamie, elle avait compris : j'étais son Nicolas, mais un peu sa Nicole aussi. Alors elle m'a toujours accepté et soutenu, quoi que j'aie pu faire. En mai 2013, je lui ai dit qui j'étais. Je parlai. Je mettais des mots sur ce qu'elle pensait. Derrière ses larmes de vie, j'aperçus un visage rassuré.